YVES COURRIÈRE

les excès de la passion



PLON

ROMAN

LES EXCÈS DE LA PASSION

8°Y2
103023

DU MÊME AUTEUR

Les Fils de la Toussaint (préface de Joseph Kessel, de l'Académie française) 1968. Fayard, Marabout.

Le Temps des léopards (couronné par l'Académie française) 1969. Fayard, Marabout.

L'Heure des colonels, 1970. Fayard, Marabout.

Les Feux du désespoir, 1971. Fayard, Marabout.

La Guerre d'Algérie en images, 1972 Fayard.

Le Roman des hauts de Saint-Jean, 1974. Fayard, le Livre de poche.

Les Excès de la passion, 1975. Plon.

L'Homme qui court, 1977. Fayard, le Livre de poche.

Les Aubarède, 1978. Plon.

Normandie-Niémen : Un temps pour la guerre, 1979. Presses de la Cité, Presses Pocket.

La Toque dans les étoiles, 1981. Plon.

Massada : Autour des lithographies de Raymond Moretti, 1982. Georges et Armand Israël éditeurs.

Joseph Kessel ou Sur la piste du lion, 1985. Plon (Prix Chateaubriand 1985, Prix Lu-André Maurois, Prix des Bibliothécaires Paris. Marseille, Gutenberg de la biographie 1986. Prix de la Paulée de Meursault 1986), Presses Pocket.

Des Toques et des Étoiles, 1986. Plon (Réédition adaptée à la Télévision A2).

823
33.34

YVES COURRIÈRE

LES EXCÈS DE LA PASSION

826

PLON
8, rue Garancière
PARIS

DL - 31-03-1987 - 11062

Voici un roman qui évoque certains milieux très précis. Il existe de multiples situations semblables. Tout rapprochement ou toute identification avec des personnes existantes ou ayant existé serait purement fortuit.



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations pour un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie Plon, 1975 et 1987 pour la présente édition
ISBN 2-259-01621-9

Chapitre premier

Debout devant l'armoire à glace, les bretelles sur les talons, les chaussures délacées, la chemise ouverte sur la fourrure noire de son torse épais, Benoît grognait. Ses doigts maladroits s'énervaient sur les minuscules boutons de nacre. Il écarta brusquement les cuisses pour empêcher le pantalon de glisser le long du ventre rebondi et jura. Quelle idée de se harnacher pareillement alors que la vigne l'attendait ! Ce matin plus que jamais. Depuis l'aube, une lumière particulière flottait sur les rangées de ceps. Sagement étagées aux flancs des collines qui entouraient la maison, elles étaient parcourues d'un friselis neigeux. Les bourgeons cotonneux s'entrouvraient. Fidèle au rendez-vous de la nature, la vigne « luisait » joyeusement alors que les arbres, fouaillés par le premier vent de printemps, agitaient mollement leurs branches encore noires et décharnées. Pour la première fois en trente ans, Benoît s'était laissé surprendre par le débourrement. Les vieux vignerons qui le jalousaient en feraient des gorges chaudes ! « A vigne qui luit, taille terminée. » Il les entendait déjà. Et il lui restait un demi-hectare à tailler ! Il s'agissait heureusement d'une plantation à bout de souffle, à La Maladière. Après les prochaines vendanges, il serait temps d'arracher ces ceps exsangues et de replanter. Le manque à gagner serait infime.

Il jeta un coup d'œil à sa montre dont le bracelet de cuir, décoloré par la sueur, s'effilochait. Rien ne pressait. Me Sauveur Duval n'arrivait qu'à 13 heures en gare de Saint-Alban. Depuis qu'il était son adjoint à la mairie de Maricy-les-Grand'Pierres, Benoît Travail n'avait pas déjeuné trois fois

avec le notaire lyonnais. Bien qu'il fût son aîné de dix ans il se sentait en sa présence comme devant l'instituteur de son enfance, les lundis où l'on ânonnait invariablement la liste interminable des départements et préfectures, qu'il n'avait jamais réussi à apprendre parfaitement. Ce qui n'avait pas nui à sa réussite.

— Je dois vous entretenir discrètement d'une affaire d'importance, avait dit Me Duval au téléphone. Voulez-vous que nous déjeunions ensemble avant la réunion du conseil municipal ?... Non, pas chez vous, Travail. Ni même à Saint-Alban. Venez me chercher à la gare, nous déciderons sur place. Je vous expliquerai.

Assis sur le lit, les jambes croisées, Benoît laça ses chaussures en retenant sa respiration. Son ventre le gênait. Sa chemise le bridait aux aisselles et lui serrait le cou. Il avait beaucoup grossi depuis quelques années. Il mangeait et surtout buvait trop. Mais pouvait-on faire autrement dans un pareil métier ? Et puis il manquait d'exercice car à la vigne, excepté la taille dont il s'occupait attentivement, il laisssait les travaux fatigants aux gagés et aux femmes. Toutes les opérations de buttage, débuttage et traitement se faisaient maintenant au tracteur. Là, il se sentait bien. Calé sur la selle, perché au-dessus des hautes pattes de l'enjambeur, il laissait défiler les longues passées de ceps entre les quatre roues de la machine. C'était bien différent dans sa jeunesse, lorsqu'il fallait, des jours durant, arpenter la vigne des autres, l'as de carreau sur le dos, et sulfater du lever au coucher du soleil, reins brisés, biceps noués par le va-et-vient du levier ! Il mettait une semaine pour traiter à peine deux hectares. Aujourd'hui, il sulfatait ses vingt hectares en moins de temps ! Il eut un soupir de satisfaction à la pensée de ces temps difficiles et révolus.

Il se planta devant la glace avec une grimace pour le gros visage lisse aux pommettes couperosées qu'il n'aimait pas. Il ajusta en soufflant la cravate dont le nœud, trop serré de n'être jamais dénoué, l'étranglait, enfila ses bretelles et remonta d'un geste familier le pantalon sur ses hanches grasses. Dieu qu'il était mal à l'aise dans ces vêtements de « Parisien » ! Au conseil municipal ou lors de ses « virées » bimensuelles à Lyon, le costume de velours et le col roulé suffisaient. Ses concitoyens étaient plus sensibles à son sens de l'organisation qu'à sa tenue. Quant aux filles des bars de

Lyon, seul son portefeuille les intéressait. Et c'était bien comme ça. Benoît remarqua que sa dernière « virée » remontait à plusieurs semaines et qu'il n'éprouvait aucun désir de se plonger à nouveau dans l'atmosphère louche qui autrefois lui faisait battre le cœur. « Je vieillis », pensa-t-il. Pourtant, il se sentait bien dans sa peau. La propriété tournait rond et, bon an mal an, fournissait ses mille hectos tant en appellation qu'en vin de reclassement. Sans compter le produit des cinq hectares qu'il donnait en métayage à Paco Teruel. S'y ajoutaient les gains de Gisèle. Entre le tabac, l'essence, le dépôt de gaz butane et le petit transport local qu'elle avait développé depuis l'arrivée de Sylvain et Marietta, son apport n'était pas négligeable. Mais où, bon Dieu, avait-elle fourré ses boutons de manchettes ? Apre au gain et dure à la tâche, la Gisèle, mais aucune notion d'ordre sauf dans les comptes ! Cette maison était un foutoir !

Il fourragea dans l'armoire, renversa le tiroir de la table de nuit sur le lit défait. De l'aspirine, des épingles à cheveux, de vieilles clefs dépareillées, un peigne édenté, mais pas de boutons ! Les poignets mousquetaire pendaient comiquement sur ses grosses mains. Il les retourna rageusement, découvrant des avant-bras lourds et poilus. A toute volée, il ouvrit la porte qui claqua contre le mur.

— Gisèle ! hurla-t-il dans l'escalier, Gisèle !

— Elle est au magasin.

C'était la voix de Marietta. Benoît s'adoucit. Il se pencha sur la rampe.

— Dis-lui de venir, mon petit. J'ai besoin d'elle. C'est urgent.

— J'y vais tout de suite.

Marietta faisait plaisir à voir. Coquette, docile et toujours de bonne humeur. Il suivit un instant la silhouette dansante de sa jeune belle-sœur, puis revint dans la chambre. Il avait encore dans la rétine le petit derrière mobile moulé dans le blue-jean. Il s'attarda un instant sur cette image agréable et vaguement incestueuse. « ... Elle pourrait être ma fille. Cécile a vingt ans et Marietta vingt-sept. »

Il passa devant la glace de l'armoire et machinalement rentra le ventre.

D'ailleurs, Marietta s'entendait beaucoup mieux avec Cécile qu'avec sa sœur. C'était drôle tout de même, une pareille différence d'âge. Les Copinot avaient eu Gisèle et

Alphonse au début de leur mariage, puis crac ! dix-huit ans plus tard, ils avaient remis ça ! Benoît eut un gros rire silencieux. Sacré Gustave ! Il aimait bien son beau-père et se souvenait de la fureur de Gisèle lorsqu'elle avait appris que sa mère était enceinte. A quarante-deux ans ! « Et ils ont fait ça le soir de notre mariage ! hoquetait Gisèle. Les dates concordent. A leur âge, c'est indécent. Qu'est-ce que les gens vont dire ! Si nous n'avions pas été aussi sérieux, on aurait pu avoir une fille plus âgée que sa tante ! » Ça, pour être sérieuse, elle était sérieuse, la Gisèle ! Il n'avait jamais pu la toucher avant le mariage. Et ensuite... un cep de vigne sous la neige ! Bois et glaçon ! Cécile n'était née que sept ans plus tard. Ça n'avait rien changé. Il n'y avait aucune raison pour que la naissance d'un enfant dégelât Gisèle. Pourtant, Benoît l'avait espéré. A l'époque, il l'aimait encore. Au fait, était-ce cela, aimer ? Ils étaient aussi durs l'un que l'autre et n'avaient jamais eu l'habitude des mots tendres, mais il aurait souhaité une meilleure entente. La nuit, surtout, parce que, le jour, il n'avait presque rien à lui reprocher. Même aujourd'hui. Excepté un net penchant pour la bouteille — inclination qu'elle dissimulait soigneusement — et la pagaille qui régnait dans cette chambre, où il ne trouvait pas ces saletés de boutons de manchettes.

Au fond, Gisèle lui avait apporté l'essentiel. Elle travaillait autant que lui et il devait convenir que, sans son aide, il ne serait peut-être pas devenu propriétaire. En y réfléchissant bien, il n'avait jamais eu beaucoup de succès avec les femmes. Avant de grossir, il avait déjà ce visage mou aux traits indécis à peine ébauchés dans de la pâte à modeler et ces crins frisés qui descendaient bas et qui, depuis quelques années, s'éclaircissaient, laissant sur la plage du front comme des paquets d'algues quand la mer se retire. C'était surtout le temps qui lui avait manqué pour s'occuper des filles. Il avait épousé Gisèle parce qu'il l'avait sous la main. Un peu pour ses gros seins, disproportionnés à sa silhouette menue — il en avait rêvé dans sa cagna de gagé ! — mais surtout pour l'activité qu'elle déployait dans les cuisines de La Rippe où il travaillait. « La petite Gisèle ? Une perle », disait la cuisinière du domaine.

Bientôt trente ans ! Elle en avait dix-sept, lui à peine vingt-deux. Ils en avaient fait du chemin ! Après tout, Marietta, avec ses jolies courbes, ses fesses rondes et son air

perpétuellement étonné, ne valait peut-être pas mieux dans l'intimité du lit. En tout cas, elle s'occupait plus de ses toilettes que des économies de son mari. Il faudrait qu'il en parle à son beau-frère car le petit Sylvain méritait de s'en sortir. S'il voulait devenir un jour associé à part entière dans l'affaire de transport, il serait nécessaire de freiner les dépenses de la jolie Marietta.

— Merde ! jura Benoît en se regardant de nouveau dans la glace.

Il s'était rasé de trop près et un peu de sang maculait le col de sa chemise. Il releva le menton pour tendre le bourrelet du cou qui cachait à demi le nœud de la cravate. Une belle estafilade. Il ne se rasait que deux fois par semaine et avait fait un effort pour Me Duval. Ce n'était pas son jour. La peau n'y avait pas résisté. Il mouilla son mouchoir de salive et ne réussit qu'à étendre la traînée rosâtre. C'est ce qu'avait fait cette cruche d'Alice mais, à l'époque, ce n'était pas de sang mais de rouge à lèvres qu'il s'agissait. Il la retrouvait chaque semaine à Lyon car, au village, avec toutes ces vieilles punaises embusquées derrière leurs fenêtres, le moindre geste était interprété, commenté. Et le père Lerbier, le boucher de Maricy, n'aurait pas vu d'un bon œil sa fille « fréquenter » un homme marié. Alice ne valait pourtant pas tous les emmerdements qu'elle lui avait procurés car, bien sûr, leur liaison avait été découverte. Cela lui avait coûté la mairie. Il avait dû céder la place à Me Duval alors qu'il était sûr de son élection. Quant à Gisèle, elle avait refusé que désormais il la touchât. Elle s'y tenait toujours sept ans après ! Ça ne devait pas beaucoup lui manquer. Tout cela pour une grosse loche qui ouvrait la bouche comme un four lorsqu'il l'embrassait et voulait qu'il sacrifiât une situation si péniblement acquise à la possession exclusive de son corps mou, passif et accueillant. Cet édredon s'était mis dans la tête de l'épouser. Et sans le scandale, il aurait peut-être cédé. C'était, paraît-il, le démon de midi ! Il ne s'y laisserait pas reprendre de sitôt ! Depuis, lorsque l'envie le tourmentait, il se satisfaisait des filles de Lyon, nerveuses, expertes et rapides.

Mais qu'est-ce que fichait Gisèle ? Il entreprit de fouiller dans la pyramide de boîtes de formes diverses que sa femme empilait entre la vieille machine à coudre et le mur. Quel capharnaüm, cette chambre ! Ce n'était pas que Benoît fût

sensible au décor ; il s'en moquait et ne souffrait ni du papier décoloré par le temps, ni de la carpette usée, ni même du lit et de l'armoire dépareillés, meubles grossiers qu'ils avaient achetés dans une vente à leurs débuts lorsqu'il avait fallu aménager la maison des Grand'Pierres. Mais il aimait l'ordre. Il renversa une nouvelle boîte. Des photos, un hochet, une paire de petits chaussons tricotés, un bavoir. Des chaussures de bébé, usées jusqu'à l'empeigne. Les premiers vêtements de Cécile. Gisèle avait donc gardé tout cela !

— Qu'est-ce que tu fouilles là-dedans ?

Sa femme était encore en chaussons, il ne l'avait pas entendue entrer.

— Je cherche mes boutons de manchettes. Je vais être en retard !

Elle se dirigea vers l'armoire et tira, entre deux piles de draps, une enveloppe qu'elle vida dans le creux de sa main. Les boutons étaient là avec une chaîne d'acier, une petite médaille d'émail bleu — sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus —, qu'elle portait lorsqu'il l'avait connue, et son alliance, qu'elle avait retirée après l'affaire d'Alice.

— Les voilà, tes boutons. Ce n'était pas la peine de tout mettre sens dessus dessous !

— Tu as besoin de garder ces saloperies ?

Elle lui jeta un regard mauvais, fronçant les sourcils sur ses petits yeux noisette fixes et durs comme ceux d'un renard à l'affût.

— Ce sont mes affaires et ça ne regarde que moi.

— Des vieilleries qui ne servent à rien. Un de ces jours, je vais tout foutre aux ordures.

— Ne t'y avise pas !

La voix avait claqué, rauque et sèche, pleine de menace.

— Qu'est-ce que tu ferais ? dit-il.

Elle le regarda, goguenard, massif, avec ses grosses cuisses, son gros ventre, ses gros bras, et eut envie d'écraser ce visage bovin qui lui répugnait.

— Oui, qu'est-ce que tu ferais ? insista-t-il.

Elle détourna les yeux sans répondre et — les mains tremblantes — entreprit de ranger la boîte. Elle lissait le bavoir, reformait les petits chaussons avec des gestes maternels. Benoît la trouva grotesque. Ses cheveux blonds à la teinture défraîchie lui tombaient sur le visage. Elle les rejeta d'un brusque mouvement de tête qui fit apparaître entre les

mèches les traînées brunes des racines. Il détailla sans indulgence les maxillaires larges, la bouche grande, comme une blessure, presque sans lèvres, les veinules bleues qui couraient sur les poches des yeux, la poitrine lasse et les hanches abondantes qui faisaient bâiller la robe de chambre molletonnée.

« Elle a vieilli plus vite que moi », pensa-t-il. Devant la silhouette avachie de Gisèle, il se sentait fort, plein de sève. Tout ragaillardi, il se promit, si le conseil ne durait pas trop longtemps, de se payer une petite « virée » à Lyon. Il décida, en attendant, de faire la paix avec sa femme.

— Je te faisais enrager, dit-il d'un ton conciliant. Je sais bien que tout ce qui touche à Cécile est sacré. Au fait, où en est-elle avec René ?

— Elle ne me fait pas beaucoup de confidences. Elle sort avec lui, de temps en temps. Tu t'en aperçois comme moi.

Gisèle avait reconstitué la pyramide des boîtes et tirait le lit à petits gestes rapides et précis.

— Elle est amoureuse ? dit-il encore.

— Oui, je crois. Cécile n'est pas expansive. D'après ce qu'elle m'a dit, ils envisagent de faire leur vie ensemble, mais je crois qu'ils parlent plus de sa future situation que d'amour.

— C'est pas mal, un médecin. Tu ne crois pas qu'on devrait inviter ses parents ?

— Non. C'est beaucoup trop tôt. Il n'a pas demandé Cécile officiellement. Après tout, nous le connaissons à peine, ce garçon.

— Il est venu dîner à la maison.

— Peut-être, mais Cécile n'a jamais été reçue chez les Meximieux. Elle ne m'en dit rien. Je suis sûre qu'elle en souffre.

— Cécile n'a rien à envier à leur fils, se révolta Benoît. Pour des médecins ils n'ont guère d'éducation.

Gisèle avait enlevé sa robe de chambre. La combinaison moulait en plis larges et réguliers les étages graisseux de son corps déformé. Les bretelles étroites du soutien-gorge s'incrustaient dans la chair molle et grumeleuse des épaules. Elle enfila une robe marron qui ternit encore son visage.

— Si René leur en a parlé, dit-elle, ils ne sont peut-être pas enthousiastes à l'idée qu'il fréquente Cécile.

— Ma fille est un beau parti, protesta Benoît. Vingt hec-

tares de bonne vigne et ton affaire qui tourne bien, avec presque pas de personnel, ça représente des sous.

— Oui, à condition de se crever comme nous le faisons. A condition de se lever à 5 heures tous les matins. De n'avoir ni dimanche ni vacances. D'être disponible pour le gaz, pour l'essence, pour le tabac, pour un transport minable. En vingt-sept ans de mariage je suis partie une seule fois avec Cécile. Et encore, c'était chez ton cousin Vaugondran.

— C'est joli, Saint-Jean.

— Oui. Et la Méditerranée, et le soleil, et la plage. J'aurais aimé y retourner. Là ou sur la Côte d'Azur. Avoir une vie un peu normale. Mais non. Nous sommes plus esclaves des gens du village que les fermiers de leurs animaux.

— On ne peut pas les laisser sans essence, sans fuel. Comment feraient-ils pour les tracteurs ? Et sans gaz pour la cuisine. Et sans tabac pour fumer. Il n'y avait rien dans ce village. C'est nous qui leur avons apporté un peu de commodité. Ils nous en sont reconnaissants, tu sais. Qu'on s'en aille en vacances et tu verras si au retour tu auras la même clientèle.

— Tu viens de le dire, nous sommes les seuls !

— Nous sommes les seuls parce que nous sommes toujours là mais rien n'empêche quelqu'un d'en faire autant, au village même. Et puis c'était ton idée, non ? Tu voulais ton indépendance, ne plus quémander, comme tu disais, pour une robe ou des bricoles pour ta fille. Tu as réussi.

Quelques années plus tôt, Gisèle avait dû menacer de chercher du travail « chez les autres » pour que Benoît, qui accrochait sa fierté à la hauteur de son avarice, consentît à lui donner son autorisation et lui avançât la somme nécessaire à l'ouverture de son commerce.

— A la campagne, c'est comme ça si l'on veut avoir des sous quand on part de rien, dit-il d'un ton sentencieux.

— Je ne te dis pas le contraire et sur ce point nous avons toujours été d'accord. C'est bien le seul.

Gisèle passa un nuage de poudre sur son nez et marqua d'un trait rouge la blessure de ses lèvres minces.

— Je persiste à dire que Cécile est un beau parti, dit Benoît. Et puis elle est mignonne, élégante et tout. Elle dépense assez pour ça. Je suis sûr que tu te fais des idées. Ce petit Meximieux est très bien. Je l'ai vu tout de suite.

Elle haussa les épaules. C'était bien dans la manière de

Benoît de rompre une conversation qui l'embarrassait pour revenir sur un terrain plus sûr. Quant à René, il ne l'intéressait que dans la mesure où son orgueil était flatté. Avoir pour gendre le fils du premier chirurgien de Saint-Alban voilà qui le poserait. Il oublierait alors les scènes affreuses qu'il avait faites à Cécile lorsque, après le bac — voilà deux ans —, elle avait annoncé son désir de travailler à l'hôpital de Saint-Alban où s'ouvrait un cours de formation de laborantine. Il ne pouvait supporter de voir ses projets et son autorité battus en brèche. Lui qui ne s'était jamais occupé de sa fille, il avait décidé qu'elle travaillerait à la propriété, qu'elle aiderait sa mère lorsque la vigne lui en donnerait le temps et que rien n'empêcherait qu'elle ne se mariât avec Bernard Lacenas qui était fils unique et hériterait un jour des dix hectares de son père, vigneron à La Maladière. Il en avait déjà touché un mot au vieux Lacenas, qui était tout à fait d'accord. Cécile lui avait opposé le mur de son petit visage frêle au front bombé et au nez un peu trop long. Sans hausser le ton, elle avait rejeté sans appel les décisions de son père. Elle n'avait pas passé son bac pour s'enterrer à la campagne, elle voulait un vrai métier et ne se contenterait jamais du rôle de femme-servante, même auprès d'un homme qu'elle aimerait ! Ce qui n'était certainement pas le cas pour ce butor de Bernard Lacenas. Les jours de vogue, il n'était même pas capable de dépasser la buvette du bal où il s'enivrait en compagnie des autres garçons du village en regardant les filles qu'ils n'osaient approcher. Elle n'épouserait jamais un paysan, fût-il riche à millions. « Un paysan comme moi ? avait jeté Benoît, qui serrait les poings. — Parfaitement ! » Et elle avait réuni dans un même regard froid le couple boiteux que formaient ses parents. Il y avait tant de décision sur ses traits sans grâce, tant de volonté dans ses yeux trop pâles qu'elle en paraissait jolie. L'adolescente docile, secrète, renfermée, lymphatique même, se transformait brusquement. Une nouvelle naissance. Gisèle l'avait regardée avec admiration. Si elle n'avait redouté la colère brutale de son mari, elle l'eût embrassée.

— Oui, il est très bien ce petit Meximieux, poursuivit Benoît. Cécile a eu de la chance. Je ne regrette pas de m'être saigné pour lui donner de l'éducation. Ce n'est pas au village qu'elle aurait rencontré un garçon pareil. Il a bientôt fini sa médecine ?

— Il est en quatrième année.

— Et ça dure combien de temps, ces machins-là ?

— Sept ans !

— Ah ! C'est long. Pas étonnant qu'ils prennent cher la consultation. Il faut qu'ils se rattrapent. Mais c'est un bon métier. Les toubibs, on en a toujours besoin. Vétérinaire aussi c'est pas mal. Enfin, celui-là est médecin.

Gisèle dut se contenir pour ne pas exploser. A son habitude, Benoît refusait la réalité si elle ne concordait pas avec ses vues immédiates. Sans vergogne, il s'attribuait le mérite d'avoir favorisé la rencontre de Cécile et de René. Bientôt, sa fille lui devrait la naissance même de sa vocation. Tel que Gisèle le connaissait, il devait déjà établir un plan pour hâter la demande du jeune homme.

— Tu vois, dit-il, comme pour justifier les appréhensions de sa femme, on va se montrer meilleurs joueurs qu'eux. Ils ne reçoivent pas encore Cécile, bon. C'est leur problème. Mais moi, j'invite René. Je veux que chez nous il se sente en famille. Il verra que les Travail ne sont pas des pisse-vinaigre.

Il arrêta Gisèle d'un geste.

— Ne dis rien. J'y tiens. On lui fait un gueuleton à tout casser. Pas à la lyonnaise, hein ! Avec du foie gras, de la langouste, du confit. Des trucs chers, quoi. Et plein de bordeaux, et du champagne comme il doit pas y en avoir chez le chirurgien. Tu sortiras les verres en cristal de ta mère. Tiens, je mettrai même la chemise et la cravate. Puis, après le dîner, un bon armagnac au creux de la main, je me le prends en tête à tête. En hommes. Et je lui demande ses intentions. Là, il fait sa demande et après, les Meximieux, ils recevront bien Cécile. C'est forcé !

Benoît était triomphant. Sous les paupières lourdes, ses petits yeux brillaient d'excitation. Gisèle lui opposa un visage de pierre.

Indécrottable ! Bouffi de suffisance ! Parce qu'il montrait une habileté incontestée dans le domaine du vin et une roublardise grossière dans les affaires il se croyait irrésistible. Il se voyait déjà traitant le mariage de sa fille avec le futur docteur Meximieux, comme il négociait ses cuvées avec Vergagnon, le courtier de Saint-Alban. A coup de boustifaille, de « canons » de rouge et de petits verres de gnôle. Tope là, l'ami, l'affaire est faite. Et chacun s'en allait content, conges-

tionné, le ventre lourd, rotant de satisfaction avec de grandes claques dans le dos.

— C'est une bonne idée, non ?

— Enfin, Benoît, tu l'as regardé, le petit René, comme tu dis ? Tu ne l'as pas vu lorsque Cécile nous l'a amené ? Un cygne dans une couvée de canards.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Il était très bien. On a bien mangé, bien rigolé...

— « Tu » as bien mangé et bien rigolé. Lui, il t'écoutait débiter tes gaudrioles en souriant juste ce qu'il fallait pour être poli. Il n'aurait pratiquement pas ouvert la bouche si Cécile n'avait mis la conversation sur l'hôpital.

C'était bien la seule chose qui semblât intéresser ce garçon froid, aux épaules étroites, discrètement élégant, qui n'avait fait aucun effort pour se montrer aimable et mettre ses hôtes à l'aise. Gisèle avait piqué un fard lorsque à son arrivée il lui avait cérémonieusement baisé la main. Elle s'était sentie gauche et empruntée. Un instant elle en avait voulu à sa fille. N'aurait-elle pas pu choisir un brave gars de leur milieu ? Elle imaginait René de retour dans l'hôtel particulier du vieux Saint-Alban racontant au chirurgien et à Mme Meximieux la grande salle commune avec ses chromos, sa suspension et son lino écorché, les gagés en bout de table qui mangeaient leur soupe avec de grands lapements satisfaits, Benoît qui coupait son pain d'un couteau précis et le portait à la bouche, entre le pouce et la lame, et vidait son verre en trois lampées généreuses. Ils avaient dû bien rire ! Et pourtant s'il était venu et continuait à voir Cécile, c'est qu'il l'aimait. Durant le dîner, elle le couvait des yeux, pleine d'admiration, le visage baigné d'une lumière nouvelle que Gisèle ne connaissait pas et qui lui avait pincé le cœur. Cependant, de toute la soirée, il n'avait pas eu un geste tendre à son égard, un de ces gestes que les parents feignent de ne pas voir et qui les rassurent tant. De même qu'il n'avait pas eu un mot pour les petits plats mijotés qu'il touchait à peine et qui traînaient dans son assiette. Un simple « Merci pour votre accueil, le dîner était excellent », sur le seuil de la porte, à l'instant du départ. C'était peut-être l'habitude dans son monde mais Gisèle en avait été mortifiée.

— Décidément, dit Benoît, dans cette maison j'ai toujours tort.

Il avait enfilé sa veste qui le boudinait et pêché, non sans

mal, le chapeau mou des jours de fête, sur le dernier étage de l'armoire.

— Mais non, tu n'as pas tort, dit Gisèle, tu es comme moi. Tu voudrais voir ta fille heureuse.

En réalité, il la voulait casée, mais Gisèle ne souhaitait pas envenimer la discussion.

— Laisse-les faire, poursuivit-elle. Quand Cécile jugera utile que nous rencontrions à nouveau René elle nous le dira bien. Tu rentreras pour le repas à midi ?

— Non, je déjeune avec Duval.

— Qu'est-ce qu'il te veut ?

— Il ne me l'a pas dit au téléphone mais je m'en doute. Il s'agit de La Rippe. Il voudrait un conseil.

Il enfonça son chapeau d'un air important. Gisèle retint un sourire.

— Et comment sais-tu qu'il s'agit de La Rippe ?

— Je m'en doute. C'est tout. Actuellement, au conseil municipal, c'est la question la plus cruciale que nous ayons à trancher. Albert m'a spécialement téléphoné de Saint-Jean à ce sujet.

Albert Vaugondran, le cousin germain de Benoît, était le grand homme de la famille. Il possédait à Saint-Jean, entre Marseille et Toulon, l'une des entreprises de construction les plus considérables du Midi de la France. C'était un fort gaillard, tonitruant, toujours en mouvement. Il brassait des affaires énormes et l'on parlait de ses réalisations dans les journaux. C'est ce qui impressionnait si fort Benoît, qui ne manquait jamais, lorsque l'occasion s'en présentait, d'évoquer son lien de parenté avec un personnage aussi éminent. On le voyait peu à Maricy-les-Grand'Pierres mais lorsque Gisèle et Cécile avaient répondu à son invitation, il les avait reçues magnifiquement. Sa femme Marguerite était aussi effacée qu'il était encombrant. Gisèle l'aimait beaucoup. Ensemble elles avaient passé des heures bien agréables. Dommage qu'elle habitât si loin.

— Il va couper les vignes et construire sur nos collines ? railla-t-elle.

— Que tu es bête !...

Benoît la regarda avec commisération.

— ... Certains de ses amis, un groupe financier considérable, se sont portés acquéreurs du domaine. D'après ce que j'ai compris, il y mettrait lui-même de l'argent. Tu sais, plus

ça va, plus notre terre prend de la valeur. Le beaujolais est connu et apprécié dans le monde entier. Vergagnon me l'a dit, les Américains en sont fous. Les prix grimpent. Dans la conjoncture actuelle, une affaire comme La Rippe, c'est de l'or. Si j'avais plus de capitaux, je prendrais bien une participation...

Il avait l'œil dans le vague et se caressait le menton.

« Le voilà parti dans ses rêves de grandeur... », pensa Gisèle.

— Qu'as-tu à voir dans cette affaire ? dit-elle.

Il redescendit sur terre et se reprocha d'en avoir tant dit. C'était une règle de vie : ne jamais se confier aux femmes, qui vont cancaner, se vanter, et font rater les affaires.

On klaxonna dans la cour. Benoît s'avança vers la fenêtre.

— Occupe-toi donc de ton essence. C'est le père Roux. Tu lui diras de ne pas oublier la réunion du conseil, cet après-midi. Et sois aimable. Je vais avoir besoin de lui.

Gisèle sortit en haussant les épaules. Eugène Roux avait une grosse ferme aux Grand'Pierres et des pâtures dans le haut pays. Comme tous les agriculteurs de la région il vouait une solide jalousie aux viticulteurs, dont les terres, à travail égal, avaient une rentabilité sans commune mesure avec les leurs. Au conseil municipal, ces rivalités se retrouvaient et provoquaient souvent de vives discussions. En général, fermiers et vignerons finissaient par voter ensemble, mais cela durerait-il longtemps ?

Benoît descendit lourdement l'escalier de pierre et entra dans la salle commune. Marietta, juchée sur un tabouret, faisait les carreaux. Les bras levés, elle frottait avec application. Son pull ajusté laissait apparaître à la taille une bande de chair mate, drue, appétissante. Benoît retint une caresse.

— Comment fais-tu pour être bronzée comme ça ? dit-il.

Elle eut un petit rire perlé et tira sur le fin lainage, qui moula une poitrine haute et ferme.

— Dès qu'il fait beau, dit-elle, je prends le soleil et je le retiens d'une année sur l'autre. J'espère qu'ici je vais pouvoir bronzer. A Lyon, je ne le faisais que le week-end. J'allais à la plage, en bord de Saône.

— Ne t'en fais pas. Tu en auras l'occasion. D'ici quinze jours trois semaines, il va falloir plier les baguettes, tu en sortiras noire comme un corbeau.

— Plier les baguettes ? s'étonna-t-elle.

— Eh oui. C'est le moment pour les femmes de nous donner un coup de main à la vigne. Il faut diriger les sarments le long des fils de fer. Tu verras comme c'est beau lorsque les feuilles sont sorties de quinze ou vingt centimètres. Elles sont vert pomme. Comme laquées.

— On ne les voit pas encore ! Tu te fiches de moi, Benoît.

— Bien sûr, on ne les voit pas encore. Mais l'année sera bonne. On est à mi-avril et la vigne luit. Tu ne t'en es même pas aperçue. Avant de te coucher, regarde-la. Les yeux sur les ceps sont cotonneux, ils se « débourrent » et ils laissent la place aux bourgeons laiteux. Si la lune est bonne, ce soir, tu verras ces millions de petites touffes refléter la lumière. On dit que la vigne luit.

Toujours perchée sur son tabouret elle l'écoutait avec attention. Elle avait pris la masse de ses cheveux auburn dans un fichu assorti à son blue-jean. Ses petits pieds étaient nus dans des sabots vernis à bande de cuir travaillée comme on en vend aux touristes. Elle ressemblait à une paysanne d'opérette. Benoît la trouva charmante.

— Penchée sur les sarments, je ne vais pas beaucoup bronzer, dit-elle en reprenant son travail.

Dans le mouvement, le pull avait de nouveau découvert son dos à la limite de la ceinture.

— Tu bronzeras côté pile, dit Benoît en lui donnant une grande tape sur les fesses.

— Eh bien, Benoît, dit-elle en se retournant brusquement. C'est pas des manières !

Elle voulait paraître fâchée mais ses yeux verts souriaient en lançant de petites flammes dorées.

— Ben quoi ! je pourrais être ton père.

— Oui. Mais tu ne l'es pas, c'est tout le problème ! C'est pour aller voir les filles que tu t'es fait beau comme cela ?

Elle éclata d'un rire de gorge qu'il reçut comme une provocation.

— Et pourquoi pas, mademoiselle Marietta ? C'est encore de mon âge.

— Si ma sœur t'entendait !

Elle agita la main, les doigts écartés, et souffla bruyamment, comme effrayée des conséquences.

— Elle s'en fiche pas mal, dit Benoît.

— Moi, je n'aimerais pas que mon Sylvain dise cela.

Sa lèvre supérieure gonflée lui donnait naturellement un

air boudeur qu'elle accentua en une moue enfantine et calculée.

— Attends un peu, dit Benoît, vous n'êtes mariés que depuis cinq ans. Ce doit être au moins vos noces de papier !

— Tu es méchant. De toute façon, je ne te crois pas. On s'aime comme au jour de nos fiançailles. Il est si gentil, Sylvain. Toujours plein d'attentions. C'est agréable pour une femme.

— Il va finir par t'user à te bécoter et à te peloter pour un oui pour un non.

Elle descendit du tabouret et planta un regard effronté dans celui de Benoît.

— Je sais ce qui retient les hommes. Et mon Sylvain en particulier.

— Ça, tu le mènes par le bout du nez !

— L'amour, ça s'entretient. C'est comme une voiture. Si l'on veut qu'elle démarre au moment propice... Et moi j'aime ça, une voiture qui réagit au premier coup d'accélérateur. J'adore la vitesse.

Benoît sentit une boule se former dans sa gorge. Il ne pouvait détacher les yeux de ce petit bout de langue rose qui passait et repassait sur les lèvres ourlées, de cette poitrine rebondie qui palpitait plus rapidement. Un geste. Un seul geste et... Il s'en voulut de la bouffée de désir qu'il sentait monter, impérieuse, de son ventre et lui serrait l'estomac comme dans un étau. Il ne fallait pas qu'elle s'aperçût de son trouble. Il déglutit avec peine.

— En tout cas, dit-il d'un ton qu'il voulut sévère, ne vous frottez pas trop devant les gagés. Ça leur donne des idées.

Marietta reprit l'expression de petite fille étonnée qui lui était habituelle. Les taches de rousseur qui parsemaient son visage, sous la chair tendre des paupières et autour du nez, se colorèrent imperceptiblement.

— Comme s'ils avaient besoin de cela ! Leurs piaules crasseuses sont couvertes de filles nues.

— Je le sais bien. C'est pour cela que je te mets en garde. L'Antoine pense plus au vin qu'aux filles mais Nan-Nan et Lilou, ce n'est pas la même chose.

— Dis tout de suite que je les allume. Un péquenot mal dégrossi et un bicot qui me ferait plutôt peur ! Alors que j'ai mon Sylvain pour moi toute seule ! Tu me connais mal, Benoît.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, ma petite Marietta. Jamais je n'ai pensé à une chose pareille. Il faut me comprendre. Ce sont des hommes rudes. Dans le coin, ils n'ont guère de femmes. Surtout Lilou. Les hommes, ça me connaît. Il ne faut ni les exciter — même inconsciemment — ni les mépriser. Et toi...

— Et moi ? Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

Elle s'était refermée. Les ailes de son petit nez palpitaient. Brusquement, elle avait vieilli. Il n'y avait plus de flammes dorées dans ses yeux mais l'épingle noire de ses pupilles rétractées par la colère. Benoît esquissa un geste de la main vers son épaule. Elle recula brusquement pour éviter le contact. Il laissa retomber le bras. Au vrai, il n'était pas fâché de la réaction de sa belle-sœur. Elle lui avait donné le temps de se reprendre.

— J'aimerais, dit-il doucement, que tu les considères comme des hommes. Tu agis comme s'ils n'existaient pas.

— Il faudrait savoir ce que tu veux. Tu me reproches de les exciter quand Sylvain me câline et maintenant, de ne pas les considérer ! Ce sont tes domestiques tout de même !

— Des ouvriers agricoles, rectifia-t-il. Ils logent sous mon toit, partagent ma table et j'y suis attaché. Il y a longtemps qu'ils sont ici. Toi, tu ne les vois pas. C'est à peine si tu leur adresses la parole. Sois plus gentille avec eux...

— Gentille ?...

Elle leva les yeux au ciel.

— Oui, poursuivit-il, je ne te demande pas de les regarder comme tes camarades de l'atelier où tu travaillais avant, puisque pour eux tu es ici une sorte de petite patronne. Mais... fais comme Gisèle. Ils la considèrent comme une mère. Comme la femme du patron.

— Je n'ai pas encore l'âge, dit-elle méchamment.

Petite femelle ! Dure, butée, consciente de son évolution. Moins de six mois auparavant, elle était à la merci de n'importe quel contremaître de l'usine de textile où elle vivoterait encore si Benoît n'avait proposé à Sylvain de quitter l'entreprise de transport qui l'employait pour travailler aux Grand'Pierres. Il se retint de le lui dire et la regarda d'un œil amusé. S'était-elle rendu compte de l'emprise qu'un instant elle avait eue sur lui ? Son attitude hostile prouvait le contraire. Il en fut soulagé. Elle était pourtant bien jolie, surtout maintenant, avec ce masque de femme offensée que la colère avait plaqué sur son visage encore puéril.

— Allons, faisons la paix, dit-il en lui tendant la main. Je ne voulais rien te dire de désagréable, au contraire. Depuis ton arrivée, avec Sylvain, non seulement le travail marche mieux, mais encore la maison est plus gaie. J'aime t'entendre rire avec Cécile. Écoute ce que je t'ai dit et ne fais plus ces gros yeux tout pleins d'orage. Je n'ai pas de canon à grêle pour ces cas-là.

Marietta prit sa main, puis la lâcha comme si elle brûlait et lui donna une petite tape sur les doigts. Il admira la rapidité avec laquelle elle passait de la colère qui paraissait sincère à l'enfantillage.

— Tu es un gros ours méchant, dit-elle avec sa moue de bébé, et quand tu grondes tu me fais peur. Je t'aime bien tout de même.

La porte s'ouvrit. C'était Antoine. Le teint gris et le regard vague. Il entra en traînant la jambe, puis s'arrêta devant Benoît. Marietta retourna vivement à ses carreaux, sans un regard pour le gagé.

— Pardon, je dérange !

— Mais non, Antoine, dit Benoît. Alors, tu émerges ?

— Oui, à peine. J'ai les cloches de Fourvière dans le crâne.

— Tu as pris une sacrée cuite, hier.

— Je me souviens que tu m'as ramené. Et plus rien. Le trou noir.

— Heureusement que tu as fait téléphoner, sinon on t'aurait retrouvé dans un fossé. Les nuits sont encore fraîches. Tu aurais pu prendre mal. Et ce n'est pas le moment. Il y a du boulot.

Antoine était de la classe de Benoît. Il « faisait » cinquante et un ans, comme on disait au village, et travaillait depuis vingt ans aux Grand'Pierres où il était arrivé au lendemain de la guerre après un accident du travail qui lui avait laissé une claudication de la jambe droite et une pension trimestrielle qui atteignait aujourd'hui neuf cents francs et qu'il dépensait dans les villages voisins en plusieurs jours de beuverie avec les nombreux amis que lui valait sa prodigalité. En « bamboula », selon son expression, l'Antoine n'était pas regardant. A l'issue de ces cuites monumentales il lui arrivait — comme la veille — de faire téléphoner à son patron pour le rapatrier aux Grand'Pierres. Le break DS de Benoît étant le seul taxi du village, l'Antoine payait scrupu-

leusement sa course. Il ne serait pas venu à l'idée de Gisèle, qui tenait les comptes, de refuser. Dans ces circonstances, le gagé était un client comme un autre et un sou, un sou.

— Te voilà raide comme un passe-lacet, dit Benoît en lui tapant sur l'épaule. Au jour de la retraite tu te retrouveras clochard !

— Tu sais bien que Mme Gisèle place tous mes gages. Je ne claque que ma pension.

Le rêve secret de l'Antoine était d'avoir assez d'économies pour s'acheter, la retraite venue, une petite maison entre Maricy et les Grand'Pierres. Pendant la période qui séparait une « bamboula » de l'autre, il était d'une sobriété exemplaire pour la région, ne dépensait pas un franc de ses gages et travaillait comme un bœuf. Durant trois mois, il n'y aurait pour lui ni dimanches ni fêtes et il apporterait tous ses soins au seul amour de sa vie : la vigne. Peu lui importait qu'elle ne lui appartînt pas.

— Je te remercie pour hier, dit-il avec un sourire qui découvrit ses dents jaunes et mal soignées. Mme Gisèle n'était pas trop fâchée ?

— Mais non, dit Benoît, elle a l'habitude. Tu nous refais ça à chaque neuvaine !

Antoine était le seul ouvrier du domaine à tutoyer son patron qu'il avait connu avant la guerre à La Rippe où Benoît, homme de confiance du propriétaire, Florent Montherod, dirigeait les gagés. Lorsque après son accident le nouveau régisseur l'avait fichu à la porte, craignant qu'infirme il ne pût fournir sa part de travail, Benoît avait été le seul à lui tendre la main. Il lui en gardait une reconnaissance de chien fidèle et vouait à Gisèle un attachement déférent. La gamine malingre qu'il tutoyait et rudoyait parfois lorsqu'elle était fille de cuisine à La Rippe était devenue la femme du patron. Il ne l'appelait autrement que Mme Gisèle, suivi en cela par Fernand, dit Nan-Nan, et Lilou, les ouvriers que Benoît avait engagés lorsqu'il avait agrandi sa propriété.

— Je prendrais bien un petit café, dit Antoine en coulant un regard en dessous vers Marietta, qui continuait à l'ignorer. Ça me remettra d'aplomb.

— Marietta, tu veux bien faire un peu de café pour l'Antoine ?

— Bien sûr. J'en ai pour cinq minutes.

Elle s'empressa devant la cuisinière, mit de l'eau à chauffer et, en chantonnant, elle versa du café moulu dans la cafetière d'émail.

— Merci, madame Marietta, dit Antoine d'un ton humble.

Il reçut en récompense l'éclair d'un sourire éclatant et cligna de l'œil en direction de Benoît. Celui-ci, une nouvelle fois, admira la docilité de Marietta. Il se félicita de lui avoir parlé de son attitude à propos des gagés. Elle était vraiment bien, cette petite. Tout à l'heure, elle s'était fâchée pour le principe, pour ne pas donner l'impression d'obéir au doigt et à l'œil. Elle préservait sa fierté, mais à la première occasion elle prouvait qu'elle avait compris la leçon.

— Dans ta soûlographie, dit Benoît, tu n'as pas dû t'en apercevoir : la vigne luit. A La Maladière il doit rester deux ou trois coupées à tailler. Il faudrait le faire aujourd'hui. Vas-y avec Nan-Nan et Lilou.

— Aujourd'hui, Lilou travaille à la cave, dit Antoine.

— Tu lui diras de lâcher ça et de t'accompagner.

— Voilà le café, dit Marietta en posant la cafetière fumante sur la table. Qu'est-ce que c'est, Benoît, qu'une coupée ?

— C'est une mesure de surface, ma petite fille. On ne l'emploie plus guère que chez nous. Elle fait environ sept cent vingt-cinq mètres carrés. C'est la surface qu'un homme pouvait couper ou faucher dans sa journée lorsque jadis nos terres à vigne étaient plantées de blé ou de foin quand on s'est aperçu que la vigne rapportait plus que les céréales ou les pâturages, on a tout arraché et on a planté le gamay, c'est-à-dire le cep du Beaujolais. C'est le croisement d'un plant américain avec...

Il avait pris une gauloise dans le paquet d'Antoine et pérorait, gonflé d'importance, le torse renversé sur le dossier de sa chaise, en fumant à grosses bouffées. Il entrait dans des détails techniques, parlait de maladies, de catastrophe, d'un Benoît Raclet qui avait sauvé la vigne il y a bien longtemps de cela.

— Tu n'étais pas née, ma petite fille, ni même moi, mais mon grand-père l'a bien connu à Romanèche-Thorins.

Marietta ne l'écoutait plus mais feignait la plus vive attention. Il se rengorgeait, ridicule avec son chapeau cabossé planté de travers sur sa grosse tête. Des touffes de poils noirs

surgissaient entre deux boutons de la chemise trop étroite et qui bâillait. Comment Gisèle pouvait-elle partager sa couche avec ce gros homme prétentieux ? D'après les rares confidences de sa sœur, il ne se passait plus grand-chose entre eux. Et puis à son âge... Pourtant, il sortait de temps en temps le soir. Il se changeait, se rasait, partait sans rien dire et ne revenait qu'à la maisonnée endormie. Donc, il avait encore besoin de femmes. D'ailleurs, tout à l'heure, lorsqu'elle faisait ses carreaux et qu'il se montrait tout sucre et tout miel, doucereux comme un matou qui prépare un mauvais coup, elle avait saisi, au fond de son regard, une lueur d'avidité cupide. Il ne tenait qu'à elle de forcer son avantage. Elle en avait conçu une certaine fierté. Depuis son arrivée aux Grand'Pierres elle n'avait plus d'hommes sur lesquels exercer sa coquetterie naturelle. En ce sens, la promiscuité de l'atelier lui manquait. Benoît n'était pas bien beau mais c'était l'homme riche du village. Le plus important. Le plus respecté. Elle avait accueilli l'expression maladroite de son désir comme un hommage à sa beauté. Pauvre Sylvain, s'il savait cela ! Il serait capable de faire leurs valises et de quitter immédiatement les Grand'Pierres. Mais il ignorait tout des regards brûlants de Benoît, comme il n'avait jamais soupçonné les raisons de l'exceptionnel avancement dont elle avait bénéficié à l'usine. Sans ce complément de salaire, patiemment économisé, jamais Sylvain n'aurait été en mesure d'accepter l'offre d'association de Benoît.

« Le chemin de la réussite passe par les femmes. » Marietta avait lu la formule dans un roman-photos. Elle lui plaisait beaucoup et lui convenait parfaitement. La jeune femme revint à la réalité.

— C'est bien, ma petite Marietta, de t'intéresser à la vigne, disait Benoît. Quand Sylvain et toi aurez gagné de l'argent, rien ne vous empêchera d'acheter du terrain. Il se présente toujours des occasions. Il faut être prêts à les saisir. Quand j'ai commencé avec ta sœur, nous en avions beaucoup moins que vous. Mais...

Il agita le doigt avec une sévérité feinte.

— ... Il faut que tu l'aides. Je sais bien qu'à ton âge on aime les robes, les fanfreluches. C'est la jeunesse. Tu dois pourtant mettre des sous de côté.

Elle baissa le nez, comme une écolière prise en faute. Bon Dieu ! qu'elle était appétissante !

— Pensez-y, sérieusement. Et maintenant passe-nous le marc. Une petite rincette, Antoine ?

L'ouvrier hocha la tête.

— Ce n'est pas de refus. Après cela, j'aurai les idées en place.

Devant le buffet Henri II, aux colonnes torsadées, Marietta agitait un cruchon de terre vernissée.

— Il n'y en a plus, dit-elle.

Benoît fronça les sourcils. Il l'avait rempli lui-même quelques jours auparavant.

— Regarde dans le cagibi aux chaussures, sous l'escalier. Il y en a un litre derrière mes bottes en caoutchouc.

Marietta apporta deux petits verres et la bouteille.

— Elle est bien entamée, dit-elle en la tendant à son beau-frère.

Benoît ne répondit pas et remplit les verres à ras bord. Gisèle avait bu près d'un litre en moins d'une semaine. Cela devenait inquiétant. Au lever elle ne pouvait dissimuler le tremblement de ses mains et les veinules de ses paupières tournaient au bleu soutenu. Ses traits ne se refaisaient qu'au milieu de la matinée. Après combien de petits verres ?

— Santé, l'Antoine.

— Santé.

Ils burent d'un trait en renversant la tête.

— Bon sang de bon loup ! dit Antoine avec un gros soupir. Ça fait du bien. Maintenant, je vais à la vigne.

Gisèle entra comme ils se levaient.

— Tu es encore là ? dit-elle à Benoît. Tu vas être en retard. Si tu fais attendre ton cher maître Duval... J'ai encore manqué une affaire. Un déménagement pour Lyon. Le tube Citroën est insuffisant. Si on avait un camion, on doublerait notre chiffre. Tu devrais en parler avec Sylvain.

— Tu sais bien que nous n'avons pas encore fini de payer notre quote-part dans l'association, dit Marietta d'un air de reproche.

— Sylvain empruntera. Ou bien on vous prêtera de l'argent. Comme d'habitude.

Marietta accusa la blessure. Ses lèvres se crispèrent. Antoine sortit discrètement, peu soucieux de se trouver mêlé aux discussions des patrons.

— En tout cas, le camion, je ne te le donnerais pas à

conduire, intervint Benoît, le regard vissé sur la bouteille de marc.

Gisèle saisit la bouteille et se servit coup sur coup deux rasades, comme par défi.

— Qu'est-ce que ça peut te faire, Benoît Travail ? dit-elle d'une voix tremblée. Il faut bien qu'il me reste quelque chose. Et la bête de somme tire toujours aussi fort la charrue. Depuis quand t'en occupes-tu ?

Elle se détourna vivement. Pas suffisamment pour que Marietta n'aperçût ses yeux pleins d'eau. Malgré l'injure qui la brûlait encore, elle eut pitié de sa sœur.

Chapitre II

Le ciel était d'un bleu glacial. L'air se réchauffait à regret aux rayons du soleil déjà haut. Le printemps hésitait encore entre deux saisons. Il offrait son image et refusait sa douceur comme une fille indécise devant l'homme impatient. Au flanc des collines molles qui vallonnaient l'horizon, les vignes décharnées plaquaient leur géométrie sombre aux lignes régulières qui butait sur le vert d'une prairie ou le bouquet fragile d'abricotiers en fleur. Une nature bien tempérée, aussi harmonieuse dans son immensité qu'un jardin à la française, domestiquée par des générations laborieuses.

Appuyée à la carrosserie de sa voiture, Nathalie contempla ce paysage serein. Longtemps elle avait préféré l'aridité pierreuse de la haute Provence, piquée d'ifs hiératiques et d'oliviers d'argent, vibrante, sèche, nerveuse, craquelée de froid ou écrasée de chaleur. Une nature pleine de contrastes qui correspondait parfaitement à son état d'âme de l'époque. Elle avait même envisagé d'acheter une vieille maison dans le Luberon, avec une vue à couper le souffle sur la vallée de la Durance. Paul était d'accord, comme toujours. Mais tandis qu'elle imaginait l'allure de la grande cheminée armoriée, débarrassée de sa crasse, et le charme de l'escalier de pierre encore caparaçonné d'un plâtre craquelé, il estimait la difficulté de trouver des artisans dans cette haute vallée à demi abandonnée et la quasi-impossibilité d'y installer l'eau courante. Là encore il avait eu raison, comme toujours. Rien de moins exaltant que cette lucidité mesurée qui éteignait tous les enthousiasmes !

Nathalie s'arracha à sa rêverie, débloqua le portail de bois

huilé et manœuvra en marche arrière pour amener le hayon du break face à l'entrée de la maison. Elle sortit avec précaution une caisse d'horloge ancienne qu'elle venait d'acheter, rentra la voiture au garage et traversa la cour à pas lents. Le gravier crissa sous ses bottes. La maison s'organisait en trois bâtiments accotés, d'un étage chacun, mais de hauteur inégale. Le corps central possédait une terrasse couverte protégée par la profondeur du toit qui avançait en auvent, soutenu par de minces colonnades en pierre jaune du pays. Les murs des deux ailes, en équerre, étaient couverts de vigne vierge dont les bourgeons gonflés laissaient apparaître les pointes tendres des feuilles à venir ; un nuage de mousseline verte, frémissante, impalpable, qui encadrait les fenêtres à petits carreaux. Nathalie vérifia avec soin l'arête des pierres d'angle qu'Alphonse Copinot avait fini de poser la veille. Les joints en étaient bien creusés. Ces pierres fauves accrochaient le regard sans choquer. Elles apportaient une note chaude qui faisait chanter l'ocre pâle du mur d'origine. Nathalie contrôla encore l'appui d'une fenêtre qu'il avait fallu retaper à la fin des grands froids, puis, satisfaite de son inspection, elle alluma une gitane filtre. Sa maison était une réussite. Gaie, solide, ramassée, accueillante. Qui aurait pu reconnaître la masure de la mère Chevrotin, achetée trois ans auparavant pour une bouchée de pain ? S'était-on moqué d'elle au village quand elle avait conclu l'affaire ! Les rires s'étaient vite tus. Des tuiles vieillies achetées lot par lot sur des chantiers de démolition avaient remplacé les pans de tôle rouillée, les balustres de pierre taillée avaient succédé aux poutres vermoulues qui soutenaient l'auvent du bâtiment principal, l'étable aux chèvres et la grange délabrée avaient fait place aux chambres et à son atelier. Quant à l'antre répugnant où la mère Chevrotin faisait ses fromages et vivait avec ses deux cabris préférés, Nathalie l'avait transformé en une salle de séjour claire et ensoleillée.

Trois ans de travail, de recherche, de surveillance attentive des artisans de la région, peu accoutumés à tant de minutie. Les convaincre, leur faire comprendre le but qu'elle souhaitait atteindre représentait un effort de tous les instants. Pour eux, mieux aurait valu jeter bas ces ruines puantes et construire une de ces villas cossues, fonctionnelles et faciles à vivre dont ils avaient l'habitude avec balcon de fer forgé, terrasse au midi et garage en sous-sol. En pierres dorées,

puisqu'elle semblait tenir à la tradition locale ! Elle avait résisté, s'était installée dans une pièce lugubre, vivement passée à la chaux, qu'elle avait équipée d'un poêle à gaz et d'un lavabo. De cette dunette inconfortable, elle avait dirigé les travaux, expliquant patiemment et dans les moindres détails ce qu'elle voulait obtenir. Les « hommes de l'art » avaient cédé à ce qu'ils considéraient comme un caprice de jeune femme fortunée, puis, devant les premiers résultats obtenus en suivant ses conseils, s'étaient pris au jeu. Ils avaient gratté la pierre, découvert des niches comblées, reconstitué des souillardes, dégagé poutres et escaliers d'origine. Avec l'opiniâtreté d'une collectionneuse, elle avait accumulé les carreaux anciens, obtenant pour le sol de la salle à vivre un camaïeu d'ocres rosés dont la chaleur exaltait la pierre brute retrouvée intacte sous sa gangue de plâtre pisseux. Trois années à jouer les architectes, les décorateurs, les antiquaires, pour réaliser ce petit miracle : une maison bien à elle, féminine sans mièvrerie, confortable et chaleureuse, où elle avait décidé de commencer sa nouvelle vie de femme seule et indépendante.

Nathalie passa une main apaisante sur le bois sombre de la caisse d'horloge, comme pour l'apprivoiser. Puis, la prenant à bras-le-corps, elle la posa sans effort sur la table de ferme qui tenait le milieu de la cuisine et sur laquelle elle avait jeté une vieille couverture. Vite une gitane, la flamme complice du briquet et au travail. Une cigarette au coin de la bouche, elle frottait d'un geste régulier le noyer terni. Sous la caresse du chiffon de laine, nourri de cire naturelle — la meilleure, qu'elle achetait chez un apiculteur de La Maladière —, le bois reprenait vie. « S'il pouvait parler, il m'en raconterait des histoires », pensa-t-elle en chassant la fumée qui lui piquait les yeux. C'était un meuble simple avec au centre du panneau mobile une rosace taillée au couteau. Sur le bandeau, l'artisan avait inscrit la date : 1787, maladroitement, avec des sept sans barre creusés en biseau. Un de ces vieux meubles beaujolais dont l'âme remplaçait avantageusement le style. Elle l'avait découvert derrière un amas de planches, de râteaux édentés et de jougs dans le hangar de Mme Sylvestre, l'antiquaire d'Ecly où elle avait déjà acheté plusieurs belles pièces dont cette magnifique table paysanne du XVIe, massive, avec sa huche à pain dissimulée sous le lourd plateau tailladé qui servait de bureau à Jean au pre-

mier étage. Dès la fin des travaux, la maison devenue habitable, « chiner » chez les brocanteurs de la région était devenu une passion. Elle y passait tout le temps que lui laissait sa peinture. Avant l'arrivée de Jean, bien sûr, car depuis... Ce corps d'horloge était le premier achat qu'elle faisait à Ecly depuis l'installation de son ami aux Grand'Pierres.

Une demi-heure plus tard, le travail était terminé, les panneaux lustrés. Un dernier coup de chiffon, une dernière caresse pour le plaisir. Nathalie se redressa, releva la lourde mèche brune qui lui barrait le front, éteignit son mégot dans un mortier de pierre et contempla son œuvre. Le bois avait repris son éclat et luisait doucement. Un brun profond avec des reflets noirs comme on en trouve chez Bruegel. Ou plutôt, oui, c'était cela, exactement le ton que Rogier Van der Weyden avait su trouver pour l'instrument du supplice dans la *Descente de Croix* qui lui avait fait si grande impression au Prado. Elle était revenue à plusieurs reprises devant cette toile admirable, fascinée par la maîtrise du Flamand. Paul ne disait rien — car c'était du temps dè Paul, il y a cinq ou six ans — mais elle le sentait agacé. Il ne comprenait rien à l'art ; Memling, Van Eyck, Bosch ou Van der Weyden, c'était pour lui du pareil au même. Quant à la peinture de Nathalie, il la considérait comme un aimable passe-temps de femme du monde. Ce qu'elle avait pu s'ennuyer avec lui ! Et comme tout cela était loin ! Balayé, l'appartement sombre et guindé dans l'hôtel particulier des bords de Saône, avec ses lourdes tentures, ses meubles haute époque et ses glaces dorées ! Un éteignoir conçu par un décorateur suicidaire. Oubliées, les sinistres réceptions que Paul se croyait obligé de donner à ses relations de la bourgeoisie lyonnaise ! « Nous avons un rang à tenir, ma chérie, nous nous devons d'honorer le nom de ton père et de perpétuer sa mémoire. » Devenu directeur général des laboratoires Montherod, par son mariage avec Nathalie, Paul Blagnac feignait d'oublier la réputation d'original de Florent Montherod, qui préférait ses vignes de La Rippe aux salons bourgeois et la compagnie bachique des vignerons de Maricy-les-Grand'Pierres aux austères festivités de ses pairs lyonnais ! Pauvre « Petit Père » ! Que de fois, en riant aux éclats, il avait raconté à Nathalie le scandale qu'avait provoqué — dans le « monde », justement — son mariage à près de cinquante ans avec Barbara, une petite dactylo potelée, charmante et enjouée, de trente ans sa

cadette ! « Et c'est comme ça que tu es née, ma Nathalie chérie. Ils en faisaient une tête ! »

Elle alluma une autre cigarette et entreprit de trouver dans la salle de séjour une place pour sa nouvelle acquisition. Peut-être dans l'angle, face au grand canapé... Non, le manteau de la cheminée et les lignes verticales des piliers qui le soutenaient la rejetteraient dans l'ombre. Alors, contre l'autre mur ? Un corps d'horloge en noyer à proximité de la commode ventrue dont le merisier miroitait au soleil, ce serait détruire l'harmonie de tout ce coin. Elle avait trop bien travaillé. Chaque meuble, chaque objet, après de longs tâtonnements, était parfaitement à sa place. En déplacer un, et l'équilibre serait rompu. « Petit Père » aurait aimé cette pièce. Il se serait assis là, au coin de la cheminée, dans le fauteuil de cuir un peu avachi, confortable, et aurait calé ses pieds contre le foyer en sirotant un vieux marc de la propriété. Elle revoyait ces longues soirées d'automne au château de La Rippe où, à ses genoux, à plat ventre sur le tapis, elle feuilletait les lourds volumes de l'*Histoire de l'art* tandis que Barbara était plongée dans une de ses interminables réussites. La curiosité de Nathalie était insatiable et « Petit Père » d'une patience angélique. Elle lui devait tout ce qu'elle aimait aujourd'hui et qui l'avait aidée à surmonter l'échec de son mariage : la peinture, la musique — il savait faire alterner Mozart, Liszt et Duke Ellington —, son goût pour les longues rêveries, cette faculté de savourer à sa juste valeur le temps qui passe, un meuble patiné ou un alcool patiemment vieilli. C'était à La Rippe qu'il avait construit son bonheur au milieu de ses vignes, entre sa femme et sa fille, loin de l'agitation du laboratoire pharmaceutique de Villeurbanne qui lui avait apporté la fortune et qui tournait tout seul. Du moins le croyait-il jusqu'au jour où il avait dû, le cœur déchiré, vendre le domaine pour que le laboratoire prît l'extension indispensable aux nouvelles conditions du marché. C'était La Rippe ou le laboratoire. Il avait choisi. Non par goût mais par nécessité, pour assurer une vie facile à sa trop jeune femme et à sa fille. « Lorsque j'aurai disparu, vous pourrez plus facilement surveiller la bonne marche du labo que l'exploitation de la vigne. Surtout si Nathalie épouse Paul... »

Nathalie avait rencontré Paul Blagnac chez des amis. Il terminait sa pharmacie. Florent Montherod l'avait engagé au

laboratoire où il avait fait merveille. C'était un garçon pâle, aux gestes mesurés, avare de paroles mais d'une efficacité remarquable tant dans le domaine de la recherche que dans celui de l'exploitation commerciale. Était-ce Florent qui l'avait poussé à faire la cour à Nathalie ? Aujourd'hui encore elle se le demandait. Elle l'avait épousé sans enthousiasme, par raison. Pour complaire à « Petit Père » qui lui aussi avait sacrifié La Rippe qu'il aimait au laboratoire-sécurité. Tout cela était d'une banalité à pleurer. Florent était mort quelques mois après leur mariage, rassuré quant à l'avenir de ses « enfants » réunissant sa femme et sa fille sous le même vocable. Paul avait pris la direction de l'affaire. Grâce à lui, à son diplôme, à sa gestion, les deux femmes avaient pu conserver le contrôle du laboratoire dont les revenus restaient considérables. « Petit Père » avait tout prévu. Sauf l'incommensurable ennui que ce gendre sans imagination allait distiller jour après jour. Nathalie avait tenu quatre ans, matant ses révoltes, donnant au « monde » lyonnais l'image de l'épouse parfaite, recevant dans les meubles haute époque les relations de Paul — où donc pouvait-il trouver tant de gens figés dans les convenances ? —, essayant de plier son esprit rebelle dans ce carcan de mesure qui semblait constituer l'univers de son mari. Un long tunnel de grisaille confortable, sans imprévu ni le moindre éclair de bonheur. Quatre ans auprès de ce solennel imbécile avec la peinture comme seul exutoire ! Et puis le miracle ! Comme si de là-haut « Petit Père » avait décidé que la pénitence avait assez duré. Deux expositions coup sur coup à Genève et à Paris, et le succès. Le contrat avec Rossi, le célèbre marchand genevois, la demande accrue, la cote bien accrochée et qui ne cessait de grimper. Paul avait été balayé par ce maelström. Elle avait demandé le divorce et, en accord avec sa mère, lui avait laissé la direction générale du laboratoire. « Sa pension alimentaire », avait plaisanté Barbara, qui, depuis la mort de Florent, menait joyeuse vie et dépensait allégrement ses revenus en compagnie de jeunes hommes qui eussent mieux convenu à sa fille.

« Barbara va avoir quarante-neuf ans, calcula Nathalie. J'en ai bientôt trente et j'ai l'impression que, des deux, c'est moi la mère ! » Lorsque Nathalie, qui voulait retrouver les heures heureuses de son enfance, avait acheté la maison de la mère Chevrotin, à Maricy-les-Grand'Pierres, Barbara s'était

étonnée. « A ton âge tu vas t'enterrer dans ce trou ? Moi, j'y étais obligée, et puis j'aimais bien Florent, mais toi ! Ne compte pas trop sur mes visites. J'ai besoin d'animation, moi. » Depuis son divorce, Nathalie ne l'avait rencontrée que deux fois, dont une par hasard au bar d'un grand hôtel de Genève. A la voir pépiante, habillée comme une jeune fille, attentive aux regards de ses compagnons, elle s'était réjouie de ne l'avoir jamais appelée maman. Elle ne lui manquait pas. Aux Grand'Pierres, elle avait trouvé son refuge. En fait, depuis que la maison était aménagée, elle n'avait guère reçu de visiteurs. Quelques amis de passage le temps d'un déjeuner. Jean Jordan était le premier homme à loger sous son toit. Il s'était abattu chez elle à l'improviste, comme un migrateur blessé, épuisé par une longue traversée.

— Un coup dur, avait-il dit au téléphone. J'ai besoin de toi. Je peux venir ?

Sans poser de questions elle lui avait offert l'hospitalité. Deux jours plus tard, il était arrivé avec sa Porsche blanche, ses valises, ses livres et, serrant Nathalie dans ses bras, avait décrété avoir enfin trouvé la digue qui le protégerait de la marée d'équinoxe de ses quarante ans. Un grand gosse capricieux et malheureux malgré son succès et sa célébrité. Lui aussi avait besoin de se cacher, de se recroqueviller sur lui-même, de prendre le temps de réfléchir. Et surtout de ne l'avouer à personne.

Nathalie cala le corps d'horloge contre le mur entre les deux fenêtres et recula pour juger de l'effet. C'était parfait. La proximité des tentures jaunes rehaussait les lignes simples du meuble qu'elle coiffa d'une aiguière hollandaise d'étain mat. Un petit chiffon de laine pour effacer ses empreintes sur le bois sombre. Voilà ! La pièce était terminée. Une réussite. Nathalie l'aimait comme la meilleure de ses toiles. Il ne fallait rien ajouter à cette dernière touche. Elle en ressentit une satisfaction mêlée de sourde angoisse. Était-ce bien normal « à son âge », ainsi que disait Barbara, d'apporter tant de soin, de méticulosité — certains devaient penser maniaquerie — à la décoration d'une maison comme si elle avait décidé d'y finir ses jours entre son chevalet, ses livres, ses disques, ses objets astiqués et ses meubles patinés ? Depuis la rupture avec Paul, elle avait consacré tous ses instants à sa maison et à la peinture. Même à la pire époque des travaux elle n'avait jamais cessé de peindre et de satis-

faire à la demande des clients de Rossi. Jamais non plus, depuis son divorce, l'absence d'un homme ne s'était fait sentir. Elle n'avait eu ni passade ni liaison et n'en éprouvait aucun regret.

L'arrivée de Jordan aurait pu troubler cette quiétude des sens qu'elle pensait nécessaire à l'équilibre de sa nouvelle vie. Quelques mois après l'avoir connu lors de son premier vernissage parisien, où Jean, invité par le critique d'art Ludovic North, était venu en compagnie de sa femme — ce qui avait valu à Nathalie, encore inconnue, une photo, à ses côtés, dans la page des potins d'un grand quotidien —, ils avaient, un soir de solitude, ébauché un flirt qu'elle avait refusé de mener plus loin. Non par fidélité à Paul mais par loyauté à l'égard de Leticia, qui était devenue son amie et l'accueillait à chacun de ses voyages dans le grand appartement du boulevard de Courcelles. Jordan semblait avoir oublié cet instant d'abandon et n'avait jamais fait la moindre tentative pour en provoquer un autre. Ce n'était pourtant pas dans sa manière car, devenue familière du couple, Nathalie avait compris, à travers les confidences de Leticia, que Jordan ne tolérait pas l'échec en quelque domaine que ce fût et préparait toujours sa revanche. N'allait-il pas profiter de leur intimité pour la prendre ? Nathalie l'avait craint, l'espace d'un instant, lorsque, deux mois auparavant, elle avait spontanément répondu à son appel au secours. Au vrai, le craignait-elle ou l'espérait-elle inconsciemment? Encore une question qu'elle se refusait à élucider. Elle avait à peine osé la poser. Cela n'avait aujourd'hui aucune importance car, à son arrivée aux Grand'Pierres, Jean était trop désemparé, trop préoccupé par la conjonction de ses problèmes professionnels et sentimentaux pour se pencher sur ceux des autres. Un bel animal égoïste — comme tous les hommes — et qu'elle aimait fraternellement.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre d'acier. Comme le temps passait vite ! Un sourire amical au corps d'horloge qui semblait vivre là depuis toujours, une cigarette, et au trot à la cuisine ! Il s'agissait de préparer un bon déjeuner pour fêter le retour de Leticia. Une quinte de toux la plia en deux. Elle s'arrêta un instant, puis se redressa et respira profondément. Des papillons noirs voletaient devant ses yeux dans la poussière dorée qui inondait la salle de séjour. Elle attendit qu'ils se fussent dissipés pour actionner le briquet qui ne la quittait jamais.

— Vous fumez trop, mademoiselle Nathalie, ça vous jouera un sale tour. Je le dis toujours à Alphonse mais il ne m'écoute pas plus que vous.

Mme Copinot avait un bon visage plein, légèrement couperosé, une bouche gourmande et des cheveux qui grisonnaient, ramenés en un chignon tordu sans grâce sur la nuque. Elle ramassa machinalement le chiffon et la cire que Nathalie avait abandonnés sur une table basse, chercha du regard à quoi ils avaient pu servir et découvrit le meuble au garde-à-vous entre les deux fenêtres, rutilant tel un grenadier un jour de revue.

— Mon Dieu qu'il est beau ! s'exclama-t-elle en soutenant sa poitrine au creux du bras comme pour contenir un excès d'admiration. Vous avez le chic pour découvrir des choses dont on ne donnerait pas trois francs cinquante chez les autres et qui chez vous...

Un baiser admiratif compléta sa phrase.

— Qu'est-ce que nous allons mettre dedans ?

Ce « nous » fit sourire Nathalie.

— Les verres à whisky, dit-elle. Et puis aussi ceux à cognac. Les grands.

— Je le ferai tout à l'heure. Mais vous n'êtes pas raisonnable, mademoiselle Nathalie...

Elle agita la cire et le chiffon.

— ... Je l'aurais bien ciré moi-même. C'est mon travail. Regardez dans quel état vous vous êtes mise.

D'un geste affectueux elle prit la main de Nathalie dans sa grosse main rougie et déformée par les travaux du ménage.

— Je vais me laver, dit Nathalie en plissant les yeux.

— Ce ne sera pas superflu, dit Mme Copinot d'un air grondeur.

Brave Mme Copinot qui veillait sur elle et l'appelait « mademoiselle » Nathalie ! C'était touchant. Depuis qu'elle était revenue au village et s'y était réfugiée comme dans une coquille, on ne l'appelait pas autrement. Elle était redevenue la « petite demoiselle » de Maricy dont le père possédait La Rippe, habitait le château et l'envoyait à l'école du village, dans l'aile droite de la mairie, la gauche étant réservée aux garçons.

Dans la cuisine, elle se savonna vigoureusement, les manches remontées au-dessus du coude. Elle avait les mains larges, carrées, aux ongles coupés court, le poignet délié mais solide.